

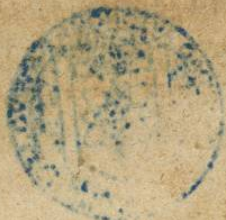
F1211

H9

V.2



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



Capítulo
Biblioteca Pública

LIVRE II.

CHAPITRE VII.

Blancs , Créoles et Européens. — Leur civilisation. — Inégalité de leurs fortunes. — Nègres. — Mélange des Castes. — Rapport des sexes entr'eux. — Longévité selon la différence des races. — Sociabilité.

PARMI les habitans de race pure , les blancs occuperoient le second rang , si on ne les considéroit que sous le rapport de leur nombre. On les divise en blancs nés en Europe , et en descendans des Européens nés dans les colonies espagnoles de l'Amérique ou dans les îles asiatiques. Les premiers portent le nom de *chapetones* ou de *gachupines* , les seconds celui de *criollos*. Les natifs des îles Canaries , que l'on désigne généralement sous la dénomination d'*isleños* (hommes des îles) , et qui sont les *gérans*

des plantations, se considèrent comme Européens. Les lois espagnoles accordent les mêmes droits à tous les blancs; mais ceux qui sont appelés à exécuter les lois cherchent à détruire une égalité qui blesse l'orgueil européen. Le gouvernement, qui se méfie des créoles, donne les grandes places exclusivement aux natifs de l'ancienne Espagne. Depuis quelques années, on dispoit même à Madrid des plus petits emplois dans l'administration des douanes ou dans la régie du tabac. A une époque où tout tendoit vers un relâchement général des ressorts de l'état, le système de vénalité fit des progrès effrayans. Le plus souvent, ce n'étoit point une politique soupçonneuse et méfiante, c'étoit l'intérêt pécuniaire seul qui faisoit passer tous les emplois aux mains des Européens. Il en est résulté des motifs de jalousie et de haine perpétuelle entre les chapetones et les créoles. L'Européen le plus misérable, sans éducation, sans culture intellectuelle, se croit supérieur aux blancs nés dans le nouveau continent; il sait que, protégé par ses compatriotes, favorisé par des chances assez communes dans des pays où les fortunes

s'acquièrent aussi rapidement qu'elles se détruisent, il peut un jour parvenir à des places dont l'accès est presque interdit aux natifs, même à ceux qui se distinguent par leurs talens, par leurs connoissances et par leurs qualités morales. Ces natifs préfèrent la dénomination d'*Américains* à celle de créoles. Depuis la paix de Versailles, et surtout depuis l'année 1789, on entend souvent dire avec fierté: « Je ne suis point *Espagnol*, je suis *Américain* », mots qui décèlent l'effet d'un long ressentiment. Devant la loi, tout créole blanc est Espagnol; mais l'abus des lois, les fausses mesures du gouvènement colonial, l'exemple des états confédérés de l'Amérique septentrionale, l'influence des opinions du siècle, ont relâché les liens qui unissoient jadis plus intimement les Espagnols créoles aux Espagnols européens. Une sage administration pourra rétablir l'harmonie, calmer les passions et le ressentiment, conserver, peut-être encore pendant long-temps, l'union entre les membres d'une même et grande famille éparse en Europe et en Amérique, depuis la côte des Patagons jusqu'au nord de la Californie.

Le nombre des individus qui constituent la race blanche (*casta de los blancos* ou de los *Españoles*), s'élève probablement, dans toute la Nouvelle-Espagne, à 1,200,000, dont près de la quatrième partie habite les *provincias internas*. Dans la Nouvelle-Biscaye ou dans l'intendance de Durango, il n'existe aucun individu sujet au *tribut*. Presque tous les habitans de ces régions les plus septentrionales prétendent être de race pure européenne.

L'année 1793, on compta, sur une population totale,

| | Ames. | Espagnols. |
|----------------------------------|---------|------------|
| dans l'intendance de Guanajuato, | 398,000 | 103,000 |
| dans celle de Valladolid, | 290,000 | 80,000 |
| dans celle de Puebla, | 638,000 | 63,000 |
| dans celle d'Oaxaca, | 411,000 | 26,000 |

Tel est le simple résultat du dénombrement, en n'y faisant aucun des changemens qu'exige l'imperfection de cette opération, que nous avons discutée dans le cinquième chapitre. Par conséquent, dans les quatre intendances voisines de la capitale, on trouva 272,000 blancs, soit Européens, soit

descendans d'Européens, sur une population totale de 1,737,000 âmes. Sur cent habitans, il y avoit :

dans l'intendance de Valladolid, 27 blancs;
de Guanajuato, 25
de Puebla, 9
d'Oaxaca, 6

Ces différences considérables indiquent le degré de civilisation auquel étoient parvenus les anciens Mexicains au sud de la capitale. Ces régions les plus australes étoient de tout temps les plus habitées. Au nord, comme nous l'avons observé plusieurs fois dans le courant de cet ouvrage, la population indienne étoit plus clair-semée : l'agriculture n'y a fait de progrès sensibles que depuis le temps de la conquête.

Il est intéressant de comparer le nombre des blancs dans les îles Antilles et au Mexique. La partie françoise de Saint-Domingue avoit, même à l'époque la plus heureuse, en 1788, sur une surface de 1700 lieues carrées (de 25 au degré); une population moindre de celle qu'offre l'intendance de la Puebla. Page

¹ Vol. II, p. 5. En 1802, on ne compta plus, dans

évalue la première à 520,000 habitans, parmi lesquels il y avoit 40,000 blancs, 28,000 affranchis et 452,000 esclaves. Il en résulte pour Saint-Domingue, sur 100 âmes, 8 blancs, 6 hommes de couleur libres, et 86 esclaves africains. La Jamaïque comptoit, en 1787, sur 100 habitans, 10 blancs, 4 hommes de couleur et 86 esclaves, et cependant cette colonie angloise a un tiers de moins de population que l'intendance d'Oaxaca. Il en résulte que la disproportion entre les Européens ou leurs descendans et les castes de sang indien ou africain, est encore plus grande dans les parties méridionales de la Nouvelle-Espagne qu'aux îles Antilles françoises et angloises. L'île de Cuba, au contraire, offre jusqu'à ce jour, dans la distribution des races, une différence bien grande et bien conso-

toute l'île de Saint-Domingue, que 375,000 habitans, parmi lesquels 290,000 laboureurs, 47,700 domestiques, manouvriers et matelots, et 37,000 soldats. Jusqu'à quel point la population aura-t-elle diminué dans les derniers six ans? A l'île de la Barbade, le nombre des blancs est plus considérable que dans le reste des Antilles; on y trouve, sur une population totale de 80,000 habitans, 16,000 blancs.

lante. D'après des recherches statistiques très-soignées, que j'ai eu occasion de faire pendant mon séjour à la Havane, en 1800 et en 1804, j'ai trouvé qu'à la dernière de ces époques, la population totale de l'île de Cuba étoit de 432,000 âmes, parmi lesquelles il y avoit :

| | |
|-----------------------|----------------|
| A. Hommes libres..... | 324,000 |
| blancs, | 234,000 |
| de couleur, | 90,000 |
| B. Esclaves..... | 108,000 |
| Total..... | <u>432,000</u> |

ou sur 100 habitans, 54 créoles et Européens, 21 hommes de couleur et 25 esclaves. Les hommes libres y sont aux esclaves comme 3 à 1, tandis qu'ils sont à la Jamaïque comme 1 est à 6. Le nombre des blancs est, par conséquent, de beaucoup plus grand à l'île de Cuba qu'il ne l'est au Mexique, même dans les régions où il y a le moins d'Indiens.

Le tableau suivant indique la prépondérance moyenne des autres castes sur celle des blancs dans les différentes parties du nouveau continent. Sur 100 habitans, on compte :

| | |
|--|------------|
| aux États - Unis de l'Amérique septentrio- nale..... | 83 blancs. |
| à l'île de Cuba..... | 54 |
| dans le royaume de la Nouvelle- Espagne (sans y comprendre les <i>provincias internas</i>)..... | 16 |
| dans le royaume du Pérou..... | 12 |
| à l'île de la Jamaïque..... | 10 |

Dans la capitale de Mexico, il existe, d'après le dénombrement du comte de Revilagigedo, sur 100 habitans, 49 Espagnols créoles, 2 Espagnols nés en Europe, 24 Indiens aztèques et otomites, et 25 individus de sang mêlé. La connoissance exacte de ces proportions est d'un grand intérêt politique pour ceux qui sont appelés à surveiller la tranquillité des colonies.

Il seroit difficile d'évaluer au juste combien il y a d'Européens sur 1,200,000 blancs qui habitent la Nouvelle-Espagne. Comme dans la capitale de Mexico même, où le gouvernement réunit le plus d'Espagnols, sur une population de plus de 135,000 âmes, il n'y a pas 2500 individus nés en Europe, il est plus que probable que tout le royaume n'en

contient pas au delà de 70 à 80,000. Ils ne sont, par conséquent, que la soixante-dixième partie de la population totale, et la proportion des Européens aux créoles blancs est comme 1 est à 14.

Les lois espagnoles défendent l'entrée dans les possessions américaines, à tout Européen qui n'est point né dans la péninsule. Les mots d'Européens et d'Espagnols sont devenus synonymes au Mexique et au Pérou; aussi les habitans des provinces éloignées ont de la peine à concevoir qu'il y ait des Européens qui ne parlent pas leur langue: ils considèrent cette ignorance comme une marque de basse extraction, parce qu'autour d'eux il n'y a que la dernière classe du peuple qui ne sache pas l'espagnol. Connoissant plus l'histoire du seizième siècle que celle de nos temps, ils s'imaginent que l'Espagne continue à exercer une prépondérance prononcée sur le reste de l'Europe. La péninsule leur paroît le centre de la civilisation européenne. Il n'en est point ainsi des Américains qui habitent la capitale. Ceux qui ont lu des ouvrages de la littérature françoise ou angloise tombent facilement dans le défaut contraire;

ils ont une idée plus défavorable de la métropole qu'on ne l'avoit en France à une époque où les communications étoient moins fréquentes entre l'Espagne et le reste de l'Europe. Ils préfèrent aux Espagnols les étrangers des autres pays; ils aiment à croire que la culture intellectuelle fait des progrès plus rapides dans les colonies que dans la péninsule.

Ces progrès sont en effet très-marquans à Mexico, à la Havane, à Lima, à Santa-Fe, à Quito, à Popayan et à Caraccas. De toutes ces grandes villes, la Havane ressemble le plus à celles de l'Europe, sous le rapport des usages, du raffinement du luxe et du ton de la société. C'est à la Havane que l'on connoît le mieux la situation des affaires politiques et leur influence sur le commerce. Cependant, malgré les efforts de la *Société patriotique de l'île de Cuba*, qui encourage les sciences avec le zèle le plus généreux, ces dernières prospèrent lentement dans un pays où la culture et le prix des produits coloniaux fixent toute l'attention des habitans. L'étude des mathématiques, de la chimie, de la minéralogie et de la botanique,

est plus répandue à Mexico, à Santa-Fe et à Lima. Partout aujourd'hui on observe un grand mouvement intellectuel, une jeunesse douée d'une rare facilité pour saisir les principes des sciences. On prétend que cette facilité est plus remarquable encore chez les habitans de Quito et de Lima qu'à Mexico et à Santa-Fe. Les premiers paroissent jouir d'une plus grande mobilité d'esprit, d'une imagination plus vive; tandis que les Mexicains et les natifs de Santa-Fe ont la réputation d'être plus persévérans à continuer les études auxquelles ils ont commencé à se vouer.

Aucune ville du nouveau continent, sans en excepter celles des États-Unis, n'offre des établissemens scientifiques aussi grands et aussi solides que la capitale du Mexique. Je me borne à nommer ici l'École des mines, qui est dirigée par le savant d'Elhuyar, et sur laquelle nous reviendrons en parlant de l'exploitation métallique; le Jardin des plantes, et l'Académie de peinture et de sculpture. Cette Académie porte le titre d'*Academia de los nobles artes de Mexico*. Elle doit son existence au patriotisme de plusieurs particu-

liers mexicains et à la protection du ministre Galvez. Le gouvernement lui a assigné un hôtel spacieux, dans lequel se trouve une collection de plâtres plus belle et plus complète qu'on n'en trouve dans aucune partie de l'Allemagne. On est étonné de voir que l'Apollon du Belvédère, le groupe du Laocoon et des statues plus colossales encore aient pu passer par des chemins de montagnes qui sont au moins aussi étroits que ceux du St. Gothard: on est surpris de trouver ces chefs-d'œuvres de l'antiquité réunis sous la zone torride, dans un plateau qui surpasse la hauteur du couvent du grand St. Bernard. La collection de plâtres transportée à Mexico, a coûté au roi près de deux cent mille francs. C'est dans l'édifice de l'Académie, ou plutôt dans une des cours qui y appartiennent, qu'on devoit réunir les restes de la sculpture mexicaine, des statues colossales de basalte et de porphyre qui sont chargées d'hieroglyphes aztèques, et qui offrent souvent des rapports avec le style égyptien et hindou. Il seroit curieux de placer ces monumens de la première culture de notre espèce, ces ouvrages d'un peuple à demi barbare, habitant les

Andes mexicaines, à côté des belles formes qu'a vues naître le ciel de la Grèce et de l'Italie.

Les rentes de l'Académie des beaux-arts de Mexico sont de 125,000 francs, dont le gouvernement donne 60,000, le corps des mineurs mexicains près de 25,000, le *consulado* ou la réunion des négocians de la capitale plus de 15,000. On ne sauroit nier l'influence que cet établissement a exercée sur le goût de la nation. C'est surtout dans l'ordonnance des bâtimens, dans la perfection avec laquelle on exécute la coupe des pierres, les ornemens des chapiteaux, les reliefs en stuc, que cette influence est visible. Quels beaux édifices ne trouve-t-on pas déjà à Mexico, et même dans les villes de province, à Guanaxuato et à Querétaro! Ces monumens, qui souvent coûtent un million à un million et demi de francs, pourroient figurer dans les plus belles rues de Paris, de Berlin ou de Pétersbourg. M. Tolsa, professeur de sculpture à Mexico, est même parvenu à y fondre une statue équestre du roi Charles IV, ouvrage qui, à l'exception du Marc-Aurèle à Rome, surpasse en beauté et en pureté de style tout ce qui

nous est resté de ce genre en Europe. A l'Académie des beaux-arts, l'enseignement se donne *gratis* : il ne se restreint pas seulement au dessin du paysage et de la figure ; on a eu le bon esprit d'employer d'autres moyens par lesquels on peut vivifier l'industrie nationale. L'Académie travaille avec succès à répandre parmi les artisans le goût de l'élégance et des belles formes. De grandes salles, très-bien éclairées par des lampes d'Argand, réunissent tous les soirs quelques centaines de jeunes gens, dont les uns dessinent d'après la bosse ou le modèle vivant, tandis que d'autres copient des dessins de meubles, de candélabres ou d'autres ornemens en bronze. Dans cette réunion (et ceci est très-remarquable au milieu d'un pays où les préjugés de la noblesse contre les castes sont invétérés), dans cette réunion, les rangs, les couleurs, les races d'hommes se confondent ; on y voit l'Indien ou le métis à côté du blanc, le fils d'un pauvre artisan rivalisant avec les enfans des grands seigneurs du pays. Il est consolant d'observer que, sous toutes les zones, la culture des sciences et des arts établit une certaine égalité parmi les hommes,

en leur faisant oublier, pour quelque temps au moins, ces petites passions dont les effets entravent le bonheur social.

Depuis la fin du règne de Charles III et depuis celui de Charles IV, l'étude des sciences naturelles a fait de grands progrès non-seulement au Mexique, mais en général dans toutes les colonies espagnoles. Aucun gouvernement européen n'a sacrifié des sommes plus considérables pour avancer la connoissance des végétaux, que le gouvernement espagnol. Trois *expéditions botaniques*, celles du Pérou, de la Nouvelle-Grenade et de la Nouvelle-Espagne, dirigées par MM. Ruiz et Pavon, par Don Jose Celestino Mutis, et par MM. Sesse et Mociño, ont coûté à l'état près de deux millions de francs. En outre, des jardins de botanique ont été établis à Manille et aux îles Canaries. La commission destinée à lever les plans du canal de *los Guines*, fut aussi chargée d'examiner les productions végétales de l'île de Cuba. Toutes ces recherches, faites pendant vingt ans dans les régions les plus fertiles du nouveau continent, n'ont pas seulement enrichi le domaine de la science de plus de quatre mille nouvelles espèces de

plantes, elles ont aussi contribué beaucoup à répandre le goût de l'histoire naturelle parmi les habitans du pays. La ville de Mexico présente un jardin de botanique très-intéressant dans l'enceinte même du palais du vice-roi. Le professeur Cervantes y fait annuellement des cours qui sont très-suivis. Ce savant possède, outre ses herbiers, une riche collection de minéraux mexicains. M. Mociño, que nous venons de nommer comme un des collaborateurs de M. Sesse, et qui a poussé ses excursions pénibles depuis le royaume de Guatimala jusqu'à la côte nord-ouest ou jusqu'à l'île de Vancouver et Quadra; M. Echeveria, peintre de plantes et d'animaux, dont les travaux peuvent rivaliser avec ce que l'Europe a produit de plus parfait en ce genre, sont tous deux natifs de la Nouvelle-Espagne: ils s'étoient élevés à un rang distingué parmi les savans et les artistes avant d'avoir quitté leur patrie¹.

¹ Le public ne jouit encore que des découvertes faites par l'expédition de botanique du Pérou et du Chili. Les grands herbiers de M. Sesse, et l'immense collection de dessins de plantes mexicaines faites sous ses yeux, sont arrivés à Madrid depuis l'année 1803.

Les principes de la nouvelle chimie, que l'on désigne dans les colonies espagnoles par le mot un peu équivoque de la nouvelle philosophie (*nueva filosofia*), sont plus répandus au Mexique que dans bien des parties de la péninsule. Un voyageur européen seroit surpris sans doute de rencontrer dans l'intérieur du pays, sur les confins de la Californie, de jeunes Mexicains qui raisonnent sur la décomposition de l'eau dans le procédé de l'amalgamation à l'air libre. L'École des mines renferme un laboratoire de chimie, une collection géologique rangée d'après le système de Werner; un cabinet de physique dans lequel on trouve non-seulement des instrumens précieux de Ramsden, d'Adams, de Le Noir et de Louis Berthoud, mais aussi des modèles exécutés dans la capitale même avec la plus grande précision et avec les plus beaux bois du pays. C'est à Mexico qu'a été imprimé le meilleur ouvrage minéralogique que pos-

On attend avec impatience, et la publication de la Flore de la Nouvelle-Espagne, et celle de la Flore de Santa-Fe de Bogota. La dernière est le fruit de quarante ans de recherches et d'observations faites par un des plus grands botanistes du siècle, par le célèbre Mutis.

